

Carrefour-Festival du théâtre d'amateurs ou le théâtre vs la vraie vie

Hélène Dumas and René Gingras

Number 24 (3), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumas, H. & Gingras, R. (1982). Carrefour-Festival du théâtre d'amateurs ou le théâtre vs la vraie vie. *Jeu*, (24), 37–41.

carrefour-festival du théâtre d'amateurs ou le vrai théâtre vs la vraie vie

La question du théâtre d'amateurs refait surface puisque l'Association québécoise du jeune théâtre (A.Q.J.T.) a décidé d'investir à nouveau des énergies et des ressources pour le théâtre d'amateurs. Probablement que la survie relative de ses troupes de métier (professionnelles) étant assurée, elle peut se tourner vers un ancien fief jadis glorieux. N'oublions pas que l'A.Q.J.T. s'appelait, à ses débuts, l'A.C.T.A. (Association canadienne du théâtre d'amateurs). De là, ce Carrefour-Festival du théâtre d'amateurs, à Cap-Rouge, du 21 au 24 mai 1982, où, sur le campus Notre-Dame-de-Foy (soulagé de ses étudiants), plus de deux cent cinquante personnes ont fait acte de présence et de foi au théâtre d'amateurs, celui « qu'on a du fun à faire ».

La première activité du samedi était une rencontre-débat ayant pour thème: réalités du théâtre d'amateurs. On put y constater rapidement que la réalité pouvait être vécue et nommée de moult façons. Se retrouvaient, dans la salle et sur le panel, un échantillonnage de ces réalités: les « engagés », les « loisirs », les « institutionnels scolaires » et les « *lonesome rangers* ». Jamais les vocables utilisés ne furent précisés. À celui qui se plaignait de ne pas pouvoir faire vivre son théâtre (ce qui n'est pourtant pas l'apanage exclusif du théâtre d'amateurs), on répondait que, justement, le théâtre d'amateurs devait continuer à se payer le luxe de ne faire que le théâtre auquel il croit, puisqu'il n'a de comptes à rendre à personne (subventionneurs, abonnés, critiques, etc.). Le préjugé qui veut que le théâtre d'amateurs soit du moins bon théâtre que le professionnel tend à être renversé. On dit maintenant que le théâtre d'amateurs n'a rien à envier au théâtre institutionnel (pourquoi ce vocable qui ne concerne que onze compagnies de théâtre au Québec alors que celui de professionnel est beaucoup plus englobant?) et qu'à la limite il est meilleur! Pourtant, il y a un danger à procéder à de telles comparaisons. Selon les critères qu'on veut bien adjuger aux pratiques théâtrales, il y a du meilleur... et du pire.

Mais quand on sait qu'il y a deux ans les membres de l'A.Q.J.T. avaient refusé l'appellation « professionnel » pour y préférer celle de « troupes de métier », on comprend que même s'ils sont revenus sur leur décision au dernier congrès, la confusion s'est installée dans plusieurs esprits.

Il a beaucoup été question de regroupement lors de cette rencontre. Serait-ce la panacée universelle? S'unir pour vaincre l'isolement, le manque de ressources financières et artistiques? Mais si on considère que l'A.Q.J.T., fidèle à sa vocation de regroupement national, a beaucoup investi dans l'organisation de cette fin de

semaine, on est en droit de se demander comment des groupes à l'existence précaire pourraient créer des infrastructures régionales viables sans compromettre la survie de leurs cellules de production. Par ailleurs, il est évidemment plus facile pour l'A.Q.J.T. de transmettre l'information et d'offrir des ressources à des regroupements plutôt qu'à des troupes isolées.

Ce fut une entrée en matière, une occasion de prendre le pouls avant d'entreprendre le marathon de théâtre qui allait suivre. Au programme, quatre spectacles le samedi soir, trois le lendemain soir et un le lundi après-midi. (La majorité des festivaliers était arrivée le vendredi et avait assisté à un spectacle du Théâtre de la Mosaïque de Ville de la Baie, que nous n'avons pas vu.)

Pour essayer de rendre compte brièvement de chacun des spectacles, nous les rangerons d'abord en deux catégories: répertoire et créations collectives, pour ensuite nous attarder à la mise en scène.

répertoire

Les trois textes de cette catégorie ont peu de points en commun, sinon qu'ils sont tirés du répertoire québécois. À ce titre, il est bon de souligner, en regard de l'époque où le mot « répertoire » était synonyme de théâtre figé (théâtre conventionnel français, etc.), que la dramaturgie québécoise qui s'est développée constitue dorénavant une réponse adéquate aux besoins de plusieurs troupes.

Ce choix n'est cependant pas sans présenter des risques. Par exemple, le texte de Louise Roy et Louis Saia, *Une amie d'enfance*, a bien fait s'écrouler de rire nombre de spectateurs mais souvent pour les mauvaises raisons. Il s'agit ici d'un problème de lecture à l'étape première de la conception du spectacle. Plutôt que de rendre le tableau hyperréaliste et troublant d'un milieu donné qu'appelle une lecture attentive du texte, on s'est contenté d'exposer au premier degré certains éléments de la psychologie des personnages et quelques gags, réduisant ainsi l'oeuvre à un ersatz boulevardisant. Par exemple, le simple fait qu'Angèle ne « perle » pas, comme pourtant le texte l'indique bien, contribue à évacuer la dimension schizophrénique du personnage et à banaliser la peinture du milieu.

La Débâcle de Jean Daigle a été présentée par la Troupe de Petite-Vallée (Gaspésie) qui a cinquante ans d'existence. On se trouve ici devant l'image d'Épinal du théâtre d'amateurs traditionnel: décor naturaliste constitué d'objets et de meubles glanés chez les amis, comédiens qui, même s'ils offrent l'avantage d'avoir l'âge des personnages et d'avoir certaines affinités avec eux, n'arrivent jamais tout à fait à dépasser la contrainte de la mémorisation du texte et de la mise en place. Autre image d'Épinal: on avoue avoir peur des auteurs québécois parce qu'« il faut leur payer des droits d'auteurs ».

Enfin, le troisième texte de répertoire: *Diguïdi, diguïdi, ha! ha! ha!* de Jean-Claude Germain nous était offert par la troupe des étudiants du cégep de Saint-Jérôme. Trois comédiens dans un décor moderne (une toile de fond bleue et trois sièges d'avion) et un texte qui a vieilli. Voilà un exemple de bon texte qui n'a maintenant qu'une valeur de référence culturelle. La religion, l'absence du père, le nationalisme, le théâtre français de France, voilà ce dont il fallait parler en 1969. Mais, en 1982, est-ce toujours pertinent? Des comédiens fort justes et bien dirigés n'ont malheu-

reusement pas réussi à maintenir l'intérêt.

créations collectives

C'est au chapitre des créations « plus ou moins » collectives que l'intérêt du Carrefour s'est véritablement créé. La réussite la plus fulgurante fut sans nul doute le spectacle des Folles Alliées (bravo pour le nom!) intitulé *Enfin Duchesses*.

Un groupe de femmes s'est réuni à Québec un 8 mars il y a deux ans. Affichant un féminisme tonitruant et revigorant, elles ont tenu le public en haleine avec une comédie musicale-thriller sur le Carnaval de Québec. Impeccablement interprété, chanté, mis en scène et en espace, avec un humour débridé, ce spectacle est un exemple réussi de théâtre revendicateur ancré dans le contexte socio-politique de son lieu d'origine et accessible à tous les publics. Que demander de plus, sinon qu'il circule dans tout le Québec.

Deux collectifs regroupant majoritairement des adolescents étaient présents à Cap-Rouge: le Théâtre de la Rue'L (Montréal) et le Théâtre Inattendu (Laval). Dans les deux cas, c'est de leur vécu dont se sont servis les participants pour élaborer un spectacle qui donne à penser que les revendications des étudiants portent moins sur des thèmes politiques (ah! le bon vieux temps de la contestation!) que sur leur vie privée. Bien sûr, des thèmes comme la sexualité, la drogue, le système scolaire ont une incidence politique. Encore faut-il être conscient des enjeux et des valeurs véhiculés sur scène, ce qui n'est apparemment pas toujours le cas ici.



Enfin duchesses des Folles Alliées de Québec: « un exemple réussi de théâtre revendicateur ».
Photo: Réjean Tendland.

Par exemple, lorsque la troupe de la Rue'L enrobe sa production, par ailleurs scéniquement inventive, d'une musique et de chansons à la Harmonium, elle donne facilement à penser que, malgré les thèmes durs de la drogue et du sexe, les adolescents sont toujours fleur bleue et que l'amour c'est toujours le « boutte de toute ». Que dire du discours féministe attrapé au vol dans les deux spectacles: en regard des personnages traditionnels de femmes, généralement rendus de façon sympathique, les personnages qui proposent autre chose sont interprétés avec si peu de conviction qu'ils sont de toute façon éclipsés par les personnages masculins (fougueux, comiques, violents, etc.). Pire encore, des modèles de femmes-catins semblent recueillir la faveur tant des comédiennes que des comédiens, sans parler de celle du public.

mise en scène

Les deux spectacles du Carrefour dont il n'a pas encore été fait mention ne sont pas faciles à classer. Dans le cas de la troupe À Mitaine à Mi-Temps, le spectacle *Marie-Haute à la marée basse* a été élaboré en collectif, mais le texte a été signé par une des animatrices (comédienne professionnelle).

Quant à *Si Cendrillon pouvait mourir*, il s'agit d'un emprunt de création collective. En effet, ce texte créé par un groupe de femmes de Thetford-Mines il y a trois ans, a été repris par un groupe de femmes du Témiscamingue pour lancer leur troupe de théâtre.

Les deux spectacles illustrent, au plan de la mise en scène, deux types de difficultés



Marie-Haute à marée basse, production de la troupe à Mitaine à Mi-Temps qui offre ici une multiplicité de signes théâtraux. Photo: Réjean Tendland.

qu'on a retrouvées fréquemment au théâtre mais qui semblent plus évidentes au théâtre d'amateurs.

Le spectacle du Témiscamingue est un exemple flagrant de l'absence totale de conscience de la mise en scène, voire de son existence. Bien sûr, le manque de ressources et l'éloignement n'y sont pas étrangers. De l'avis même des comédiennes, c'est en assistant à d'autres spectacles durant ce Carrefour qu'elles ont mesuré l'ampleur du problème.

Le spectacle de À Mitaine à Mi-Temps pose une problématique tout à fait différente. Contrairement à l'absence de signes théâtraux dans le premier cas, nous aurions plutôt affaire ici à une surcharge: scènes dédoublées, masque neutre, mime, songs, multiples lieux scéniques dans un même espace, cumul des rôles, etc.). Le problème de la multiplicité des signes est accentué du fait qu'on est parti d'un texte complexe (chronologie chamboulée, nombreux personnages, écriture psychologique d'une part, poétique d'autre part, insertions caricaturales, etc.) et que la mise en scène, au lieu de nous guider à travers ce tissu serré de significations, y a rajouté ses propres signes. Ce qui a eu pour effet de diluer l'essentiel du propos. Le thème traité, la santé mentale des femmes, n'en demeurerait pas moins pertinent et a trouvé une résonance dans le public.

Ce style de mise en scène illustrative a été développé par le Jeune Théâtre au cours de la dernière décennie. Quand on le compare avec la mise en scène dégagée de *Enfin Duchesses*, on se rend compte que la forme n'évolue pas toujours avec le propos, et c'est dommage. Il serait peut-être temps de se pencher plus sérieusement sur cet aspect fondamental du média théâtral.

en conclusion

Un des avantages d'un tel Carrefour-Festival c'est de permettre la confrontation des différentes pratiques du théâtre d'amateurs. Sur ce plan, ce premier Carrefour est une réussite. Le théâtre d'amateurs occupe une place importante au Québec et on peut souhaiter qu'il se développe en restant en contact avec le reste de l'activité théâtrale. On espère également qu'un tel événement se reproduise pour qu'une continuité s'établisse et génère un approfondissement des pratiques.

hélène dumas et rené gingras